

Une leçon de « différence » : la notion d'horizon chez les écrivains-voyageurs imaginés par V. S. Naipaul

Otilia Bardet, Université de Limoges

V. S. Naipaul is a literary circumnavigator, only ever really at home in himself, in his inimitable voice. Singularly unaffected by literary fashion and models he has wrought existing genres into a style of his own, in which the customary distinctions between fiction and non-fiction are of subordinate importance¹.

Ainsi l'académie suédoise présente-elle en 2001 le nouveau lauréat du prix Nobel de littérature, V. S. Naipaul. Une incursion dans les soixante ans de production littéraire que Naipaul offre au public du monde entier, depuis les années 1950, met en évidence une large palette de formes littéraires matérialisées dans des romans ou des récits autobiographiques, issus de ses nombreux voyages, soient-ils réels ou imaginaires. Car en effet Naipaul a parcouru presque tous les continents. Grâce à sa vocation d'écrivain, il s'est rendu en Inde, aux Antilles, en Europe, en Afrique, aux États-Unis, en Amérique Latine et dans certains pays musulmans. De ces nombreux voyages sont nés des récits viatiques, au nombre desquels la trilogie sur l'Inde ou *The Middle Passage, Among the Believers, A Turn in the South* et *Beyond Belief*. Ce sont toujours les voyages qui ont nourri son inspiration pour l'écriture de ses œuvres fictionnelles. Naipaul puise ainsi sa source dans les nombreux déplacements qui ont marqué son existence et celle de ses pays d'origine, à savoir la transplantation d'Indiens dans la Caraïbe ou sa propre expérience de l'exil. Il s'agit alors de voyages réels qui fournissent à l'auteur l'inspiration nécessaire à la création de ses personnages. Dès lors réel et imaginaire se côtoient et se complètent pour donner naissance à des œuvres fictionnelles témoignant d'une écriture ancrée dans la réalité présente et passée de l'auteur, ainsi que du talent naipaulien à faire vivre des personnages et à réinventer leurs mondes. Dans ces univers revisités ou inventés, l'idée de voyage se déploie dans toute sa diversité. Les personnages voyagent pour étudier, pour trouver un monde meilleur, pour s'échapper ou pour se redécouvrir.

Le voyage initial qu'a été la transplantation de ses aïeux sert à Naipaul d'inspiration pour la création de ses personnages présentés comme des individus déracinés, incapables de se sentir appartenir à l'Inde ou à leur terre natale, en d'autres termes différents de ceux au milieu desquels ils vivent. Ce sentiment de la différence, conjugué à la conviction d'être des étrangers en terre natale, mène, chez les personnages naipauliens, au désir et à l'ambition de se tourner vers de nouveaux horizons, réels ou imaginaires. D'une part, le passé colonial de l'auteur pousse naturellement les personnages – pour la plupart des ex-sujets de l'empire britannique – à se tourner vers l'Angleterre. Ce pays devient alors un horizon réel et atteignable où tout rêve peut devenir réalité. D'autre part, lorsque l'Angleterre s'avère décevante et illusoire, ils ont recours à l'imagination. L'horizon britannique réel est remplacé en conséquence par l'horizon imaginaire du cinéma ou de l'écriture. Dans les deux cas, pour les personnages naipauliens, le but est le même : une recherche personnelle d'un monde meilleur, différent de leur réalité présente et une redéfinition de soi. Les pages qui suivent s'interrogeront sur ces deux types d'horizon (réel et imaginaire), comment ils prennent forme et se concrétisent, et dans quelle mesure ils deviennent

¹ <www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2001/press.html>. Consulté le 29 août 2009.

une réalité palpable ou préservent leur signification d'horizon d'attente, jamais atteint.

Naipaul et sa « différence »

Naipaul a toujours démontré sa préoccupation pour l'individualité de ses personnages, en créant des héros qui tentent de s'affirmer en tant qu'entités uniques – certes rattachés à un contexte donné, dont, en revanche, ils entendent se distinguer. Dans un article intitulé « In the Middle of the Journey », l'auteur évoque et développe, en 1962, sa conception de l'individualité, se référant à son passé, à ses origines, ainsi qu'à l'héritage légué par la société multiculturelle de Trinidad. Sir Vidia souligne à cette occasion le fait que l'individualité serait assurée par la capacité de chacun à marquer sa propre spécificité et, de ce fait, par les caractéristiques qui le distinguent de ses semblables. Cette individualité se voit désignée par Naipaul par les termes « ma différence » (1984, 44) Telles sont les réflexions de Naipaul occasionnées par son premier voyage en Inde :

An Indian, I have never before been in streets where everyone is Indian, where I blend unremarkably into the crowd. This has been curiously deflating, for all my life I have expected some recognition of my difference ; and it is only in India that I have recognized how necessary this stimulus is to me, how conditioned I have been by the multiracial society of Trinidad and then by my life as an outsider in England. To be a member of a minority community has always seemed to me attractive. To be one of four hundred and thirty-nine million Indians is terrifying. (Naipaul 1984, 44)

Les propos tenus par l'écrivain ont naturellement attiré l'attention de nombreux critiques littéraires qui n'ont pas hésité à interpréter l'affirmation de Naipaul comme un rejet détourné de ses origines indiennes. Il convient en effet de noter la présence d'un certain nombre de termes à connotation négative, destinés à nuancer la manière dont Naipaul décrit son arrivée et son voyage en Inde et, par extension, le regard qu'il semble poser sur ce pays. Pourraient être relevés à ce titre des termes tels que « blend unremarkably », « curiously deflating » ou « terrifying », rendant tous compte du malaise que ressent cet Indien immigré revenu sur la terre de ses ancêtres. En réalité, ce que l'auteur trouve « terrifiant », ce n'est nullement sa crainte d'être assimilé aux Indiens, mais le risque de sombrer dans l'anonymat – illustré ici par la ressemblance physique entre l'Indien né à Trinidad et les « quatre cent trente-neuf millions d'Indiens » vivant dans le pays de Gandhi. Ce qu'il trouve, en revanche, « attirant » et « stimulant », c'est son unicité en tant qu'enfant de la Caraïbe d'origine indienne, né dans une société multiculturelle fondée sur la diversité et, de ce fait, sur la spécificité des communautés qui la constituent. Car en effet, cette réflexion sur son ressenti en terre indienne révèle d'emblée les origines de l'auteur : avant même de se définir en tant qu'enfant de la Caraïbe, Naipaul revendique ses racines indiennes. Force est de remarquer ici le double discours de l'auteur ou pour le moins la double visée de ses propos. D'une part, le voyageur en Inde reconnaît la contribution positive qu'a apportée son pays natal, Trinidad, dans son développement personnel, en lui donnant la liberté de se définir et de définir ses valeurs à travers le contraste, quelle que soit la société dans laquelle il vit. D'autre part, il ne manque pas de souligner le caractère « conditionné » de cette vision de l'identité, qui présuppose une absence totale et incontestable d'appartenance et, en le même temps, le besoin indéniable que cette absence subsiste. L'Angleterre lointaine commence alors à

prendre contour et semble atteignable, comme un monde nouveau et la possibilité de combler le vide identitaire.

Cette vision propre de l'auteur se trouve reflétée dans les rapports de ses personnages avec leur pays natal. Le sentiment de sa propre différence préoccupe, à titre d'exemple, Ralph Singh, le protagoniste du roman *The Mimic Men*. Cette différence traduit, en lieu et place de la peur – évoquée par l'auteur – de sombrer dans l'anonymat, l'incapacité du personnage à se fondre dans la masse, en d'autres termes à s'identifier à une communauté humaine en particulier, qu'il s'agisse de l'Inde de ses ancêtres ou de l'île fictionnelle d'Isabella où il est né. Il évoque ainsi son malaise à travers les termes suivants : « a feeling of wrongness among crowds ». (1969, 118) Ce malaise – « wrongness » – rappelle les difficultés de l'auteur lui-même à se sentir appartenir à l'Inde, alors que « les foules » – « crowds » – évoquées ci-dessus font, quant à elles, écho à toute société – l'Inde y comprise – à laquelle écrivain et personnage ne sauraient s'identifier. La réflexion de Naipaul occasionnée par son voyage en Inde et par ses méditations sur sa place dans ce pays se voit ainsi transposée dans cette œuvre fictionnelle et attribuée à Ralph Singh. Ce dernier attache une dimension plus générale à cette façon de définir l'identité et porte l'argument plus loin que son créateur. Son malaise devient omniprésent, alors que « les foules », quelles qu'elles soient, restent toujours désignées en tant que l'autre – différent et étranger à lui-même. Quelle place réserver alors à l'Angleterre ? Quel nouveau monde espérer s'approprier ?

Différence et appartenance

L'identité d'un déraciné immigré tel que les personnages imaginés par Naipaul apparaît ainsi fondée, en lieu et place de la ressemblance, des valeurs communes et de l'appartenance à une communauté, sur la différence ; en d'autres termes non pas sur ce qui rapproche, mais plutôt sur ce qui distingue l'individu des membres de la société au sein de laquelle il vit. C'est précisément leur incapacité à s'identifier à leur terre d'origine, le fait d'y voir sans cesse non pas « le familier », mais « l'étranger », « l'Autre », pour faire appel aux termes utilisés par Saïd, et la conviction d'être différent de ceux qui les entourent, qui fait naître chez les personnages naipauliens l'attraction envers de nouveaux horizons (Saïd 1979, 43) Ces horizons sont le plus souvent ceux d'une Angleterre en laquelle ils voient une terre promise, où ils espèrent découvrir « le véritable monde », selon les termes de Frantz Fanon (29), le cœur d'« une civilisation universelle », selon les termes de Samuel Huntington (66), ou pour le moins le pays qu'ils pourront enfin appeler le leur.

Le narrateur anonyme de *The Enigma of Arrival*, à titre d'exemple, tend vers un horizon britannique. Il place tous ses espoirs en une future reconstruction de son identité, après s'être confondu avec la capitale britannique : « I had expected London to leap at me, to possess me » (68). Ralph Singh, quant à lui, animé par une attraction presque obsessionnelle, passe des heures entières à examiner et à admirer les différents stades par lesquels passe « la lumière miraculeuse » de Londres entre le lever et le coucher du soleil. Les lueurs du soleil se conjuguent alors lentement avec les lumières artificielles de la ville. Les différents éléments de la nature se confondent et se mettent mutuellement en valeur pour donner naissance à un paysage parfaitement abouti même sous les reflets d'une lumière artificielle. Ralph Singh s'émerveille toujours lorsque, entre chien et loup, le lent coucher du

soleil sur les toits londoniens lui rappelle par opposition la brutalité avec laquelle la nuit tombait à Isabella. Cette lumière presque immobilisée lui offre un moment de répit entre le jour et la nuit :

But there is no light like that of the temperate zone. It was a light which gave solidity to everything and drew colour out from the heart of objects. To me, from the tropics, where night succeeded day abruptly, dusk was new and enchanting. I would sit in Lieni's basement room, in the clutter, and study the light, not willing to risk losing any gradation in that change. Light was slowly withdrawn; a blueness remained, which deepened [...]. Then at night the sky was low; you walked as though under a canopy; and all the city's artificial lights, their glow seemingly trapped, burned intensely; and sometimes the wet streets threw up their own glitter.

Here was the city, the world. (Naipaul 1969, 18)

La terre britannique semble changer de statut – l'horizon lointain devient une réalité souhaitée et temporairement palpable. Car en effet, ce changement s'avère temporaire et aussi et surtout illusoire. L'espoir que les personnages placent en leur départ pour l'Angleterre se transformera très vite en déception douloureuse et leur terre d'accueil deviendra une terre de désillusion. La raison de cette déception est à chercher à nouveau dans la notion de différence. Cette différence, qui constitue en même temps la faiblesse des personnages, fera aussi leur force. Leur malaise dans le monde – que ce soit dans leur pays d'origine ou d'accueil – devient un sentiment et une particularité qui se doivent d'être cultivés. Rappelons par ailleurs que ce désir de se différencier était déjà présent chez l'enfant Ralph qui à l'école se lançait, avec son camarade Hok, des défis destinés à mettre en évidence leurs qualités singulières et à les distinguer des autres². En outre, le personnage naipaulien s'invente un moyen personnel de protection. Ainsi en témoigne l'image, évoquée à plusieurs reprises dans le roman, de la caméra qui serait fixée quelque part dans le ciel et qui aurait la fonction d'un guide spirituel. Cette caméra céleste serait destinée à protéger Ralph Singh, à veiller sur lui et à le guider dans toutes ses actions :

I felt, to give my own symptoms, that I was in some way protected; a celestial camera recorded my every movement, impartially, without judgment or pity. I was marked; I was of interest; I would survive. This knowledge gave me strength at difficult moments [...]. (1969, 95)

Ainsi Ralph Singh se rassure-t-il sur sa propre singularité, car cette caméra lui permet de se distinguer des « foules » et d'être différent des autres membres de sa famille et de sa communauté, « a man apart » : « The camera was in the sky. I was a man apart, disentangled from the camouflage of people. » (116) Néanmoins la foi de Ralph Singh en la capacité de la caméra céleste à le protéger et, de ce fait, à le rendre singulier ne perdurera pas. Elle se révélera en réalité incapable d'assurer sa protection : Ralph Singh se retrouvera livré à lui-même à la périphérie de Londres, abandonné par la caméra dans une chambre d'hôtel à la fin de son périple entre la Caraïbe et l'Europe.

Le sentiment de la différence est également présent chez le protagoniste de

² Ainsi en témoigne, à titre d'exemple, la scène décrivant les exploits des deux camarades d'école lancés dans la mastication de bouts de papier, de feuilles entières, de leurs cravates et du col de leurs chemises.

Half a Life, étant né de l'insatisfaction du personnage à vivre dans sa société indienne et surtout au sein de sa famille. La conscience de sa propre singularité se développe chez Willie Chandran principalement après son abandon de la terre indienne. Son expérience britannique contribue à accentuer son déracinement et son étrangeté et, *in fine*, à le rendre conscient de sa différence, en Inde tout autant qu'en Angleterre : « In England he had grown to live with the idea of his difference. » (Naipaul 2001, 117) Ce sentiment, une fois installé, le poursuivra jusqu'en Afrique, dans son nouveau pays d'accueil, où Willie Chandran s'attend naturellement à ce que les autochtones le reconnaissent en tant que « personne à part ». La déception du personnage ne tarde pas à faire surface, car les Africains ne voient en lui que « l'homme d'Anna », son épouse (133). Au vu de ces attentes, il semble naturel de lire dans la réaction du personnage une évolution dans la signification de la notion de différence. L'accent n'est plus mis, comme dans l'univers de *The Mimic Men*, sur les facteurs externes qui auraient généré ce sentiment d'être à part ; bien au contraire, la notion de différence est devenue – tout comme chez l'auteur – un stimulus nécessaire. Son désir d'intégration en Afrique se heurte à son désir de singularité. Son besoin de se montrer différent des habitants de ce pays rend ainsi irréalisable son ambition de se sentir appartenir à sa nouvelle terre d'accueil. Par conséquent, l'Indien venu vivre en Afrique exprime sa déception en constatant que sa présence ne suscite pas, chez les Africains rencontrés, l'intérêt escompté : « I found now that there was no special reaction to me. It was curiously deflating. I was expecting some recognition of my extraordinariness and there was nothing » (Naipaul 2011, 135). Le désarroi du personnage est exprimé par des termes déjà connus du lectorat naipaulien : « curiously deflating ». Référence est faite, une fois de plus, à l'absence d'appartenance, traduite, dans cet extrait, par l'absence de réaction de la part des autochtones quant à la singularité d'un Indien éduqué en Angleterre et venu s'installer en Afrique. Pour le personnage privé de sa singularité, absence de réaction devient, selon toute évidence, synonyme d'incapacité à exprimer son individualité et à se définir. A la manière de l'Angleterre auparavant, l'Afrique s'avère, elle aussi, incapable d'apporter à Willie Chandran le sentiment d'appartenance tant recherché. L'appartenance à ce pays restera ainsi inatteignable et, de ce fait, l'Afrique préservera son statut d'horizon lointain, condamné à ne jamais devenir une réalité palpable aux yeux de Willie.

Aux difficultés des personnages à s'appropriier leur pays d'accueil, comme tout autre pays, et à leur besoin de cultiver leur différence s'ajoute la différence culturelle à laquelle ils sont confrontés. Cette forme de différence est évoquée par Salman Rushdie, dans son essai intitulé « Imaginary Homelands ». L'écrivain d'origine indienne se penche sur l'expérience de l'immigré, ainsi que sur l'image que ce dernier serait encore à même de préserver de son pays natal. Rushdie rappelle à cette occasion les conséquences majeures de l'immigration, parmi lesquelles est comptée l'absence de pays et de langue. Les exilés deviendraient ainsi, selon ses propres termes, des hommes « sans pays » et « sans langue » – « out-of-country », « out-of-language ». (Rushdie 1982, 18)

Naipaul s'exprimait, lui aussi, sur ce sujet en 1964. Dans un article publié dans le *Times Literary Supplement* et intitulé « Jasmine », l'auteur soulignait que, bien qu'initié très tôt au hindi, la seule langue qu'il revendique comme étant la sienne est incontestablement l'anglais. Toutefois il ne prétendait pas pour autant, précisait-il, s'être véritablement approprié le bagage culturel que les Britanniques avaient

apporté en même temps que le bagage linguistique, en Inde et dans la Caraïbe, et auquel il avait été directement confronté en Angleterre : « The English language was mine ; the tradition was not » (Naipaul 2004, 56). Ses personnages, en revanche, apparaissent comme des hommes « sans pays » et « sans tradition ».

Le sentiment d'être différent, vu comme une étrangeté imposée par le contexte historique et socio-culturel ou comme une étrangeté nécessaire, poursuivra les personnages tout au long de leur vie. Leur différence se conjugue en une palette diverse de formes désignant les protagonistes naipauliens à travers plusieurs figures d'« étranger » – « the stranger », « the foreigner », « the outsider », « the immigrant », « the refugee-immigrant », « the exotic »³. Cette posture d'étrangers en terre natale tout autant qu'en terre d'accueil rend ainsi compte de l'absence d'appartenance pour les personnages imaginés par Naipaul. L'appartenance à un pays demeure ainsi pour eux un horizon vers lequel ils aspirent, sans néanmoins parvenir à l'atteindre.

L'imaginaire à l'horizon

Le voyage réel ne parvient pas à apporter à lui seul les réponses recherchées par les personnages. Il les enrichit temporairement d'expériences nouvelles et donne un souffle nouveau à leur existence, mais il ne parvient pas à les amener au point d'arrivée final, à la compréhension de soi. Face à une réalité décevante, il n'est nullement surprenant que les personnages cherchent à valider le monde réel en ayant recours à l'imagination. Tout comme l'appartenance, tiraillée entre espoir et désillusion, entre tentatives de trouver des attaches et échecs inéluctables, l'imaginaire s'inscrit, lui aussi, sous le signe de l'ambivalence. Confrontés à une réalité décevante, les personnages ont souvent recours à l'imagination sous diverses formes et en font un moyen d'échapper au présent et de s'identifier à un ailleurs plus ou moins défini. Cet ailleurs peut être incarné par le cinéma ou par des souvenirs liés à des espaces lointains. Victor, le narrateur de *The Enigma of Arrival*, à titre d'exemple, cherche refuge dans l'univers du cinéma avant même de quitter sa terre natale. Là, le plaisir procuré au personnage par le contact avec le monde imaginaire de la salle obscure se voit toutefois gâché par le retour « douloureux » des « vives couleurs » de la réalité :

In the meantime, at home, I lived imaginatively in the cinema, a foretaste of that life abroad. On Saturday afternoons, after the special holiday shows which began at one-thirty (and which we simply called 'one-thirty' rather in the way other people might speak of matinées), it was painful, after the dark cinema and the remote realms where one had been living for three hours or so, to come out into the very bright colours of one's own world. (Naipaul 1987, 108)

La fascination du jeune Trinidadien pour le cinéma trouve une justification dans le rapprochement qu'il établit entre cet univers et le monde réel qu'il espérait découvrir à l'avenir, loin de son pays natal, en Angleterre. Terre natale et Angleterre se voient ainsi désignées et différenciées à travers des adjectifs faisant référence à la lumière. Les symboles ayant été inversés, l'obscurité des salles de cinéma devient synonyme de calme et d'épanouissement personnel. La lumière, quant à elle, suggère, par

³ V. S. Naipaul, *The Enigma of Arrival* 52, V. S. Naipaul, *The Mimic Men* 73 ; *The Enigma of Arrival* 144 ; *The Mimic Men* 19 ; V. S. Naipaul, *Half a Life* 68 ; *The Mimic Men* 243, 18.

contraste, insatisfaction et absence d'harmonie. Cette démarche acquiert ainsi une double vocation. D'une part, elle sert à nourrir l'esprit et l'imagination de Victor, d'autre part, elle contribue à éloigner davantage ce dernier de son pays.

L'attraction des protagonistes pour un pays étranger idéal se trouve parfois suggérée par de simples références à une forme de relief ou à une spécificité climatique. Ces espaces désirés et imaginés se voient, en conséquence, réduits aux montagnes qu'ils posséderaient ou bien à la neige que leurs habitants seraient heureux de voir tomber en hiver. Les traits sous lesquels sont dépeints ces aspects de la nature semblent tributaires d'une forme d'« exotisme géographique » – pour reprendre la formule employée par Todorov – en ce sens que leur simple évocation suffit à justifier l'attirance des personnages pour ces endroits (429). Ainsi Victor n'hésite-t-il pas à dire le plaisir qu'il ressent encore, après de nombreuses années passées sur le sol britannique, en hiver à l'arrivée de la neige. Cette sensation, éprouvée à l'âge adulte, rappelle par ailleurs celle du jeune Victor qui rêvait d'une Angleterre vue comme une terre promise parsemée de montagnes (Naipaul 1987, 11). Le protagoniste du roman *The Mimic Men* rêve, lui aussi, de montagnes et de neige : « Snow. At last ; my element » (6). Ces mots, tirés de la deuxième page du roman, donnent au lecteur un premier aperçu des difficultés de Ralph Singh à s'identifier à la terre natale. Etudiant à Londres, derrière la fenêtre de la chambre qu'il loue dans la pension de Mr. Shylock, Ralph contemple avidement les flocons de neige, devenus symboles de l'Angleterre, et tente, par opposition, d'oublier la mer et le climat chaud de son île natale. Le choix de Ralph Singh pour la neige en tant qu'« élément » qui définit, à ses yeux, l'Angleterre, annonce indirectement le tournant que prendra sa vie une fois qu'il aura quitté son pays natal. Au-delà de l'opposition qu'elle implique avec la mer et le climat chaud de son île, la neige comporte aussi une dimension froide et statique. Elle met ainsi d'emblée sous le signe du doute l'évolution potentielle du personnage vers une fusion avec la culture occidentale vers laquelle il se tournera et qui se trouve représentée par cet « élément ». La neige annonce aussi symboliquement les futures tentatives – toutes échouées – de s'identifier à l'Angleterre et à la culture britannique.

L'imaginaire se traduit aussi dans l'écriture. L'imagination se matérialise ainsi dans des tentatives plus ou moins réussies d'écriture, qui acquiert alors une fonction thérapeutique, révélée dans la question rhétorique que se pose le protagoniste de *The Enigma of Arrival* en pensant à ceux qui n'ont jamais écrit : « How could people like these, without words to put to their emotions and passions, manage ? [...] Their pains and humiliations would work themselves out in their characters alone » (36). L'écriture a aussi vocation à aider les personnages à se comprendre, à se découvrir et à se redéfinir en s'écrivant. Naipaul semble avoir réussi. Il s'exprime ainsi dans son recueil d'essais *Reading and Writing. A Personal Account*, publié en 2000 : « Knowledge came with the writing. Each book took me to deeper understanding and deeper feeling [...]. Every book was a stage in a process of finding out. » (27)

A la manière de leur auteur, les personnages naipauliens se lancent dans le processus de création, en espérant, eux aussi, y trouver le sens de leur vie et se retrouver. L'écriture leur apparaît ainsi comme un moyen de rendre plus proche leurs horizons d'ambitions et d'espérances. Car en effet, en écrivant, ils font revivre leurs pays d'origine, leurs périple existentiels, ainsi que leur désir de trouver un espace auquel ils se sentiraient appartenir. Notons à ce titre le cas de Willie Chandran, pour

qui l'écriture devient temporairement un but en soi : une manière de s'intégrer dans la société britannique et de se réinventer. Ses tentatives d'écriture, malgré les vingt-six nouvelles de cent quatre-vingt pages qu'il parvient à produire, s'avèrent néanmoins souvent maladroites. L'écriture de Ralph Singh révèle, elle aussi, une certaine maladresse et un manque certain d'honnêteté de l'auteur dans le traitement de ses thèmes. Tout changera avec la découverte d'une nouvelle écriture, celle de mémoires à travers lesquels il écrit et réécrit l'histoire de sa propre vie. Le narrateur de *The Enigma of Arrival* est le personnage naipaulien ayant le mieux réussi de ce point de vue. Il parvient à écrire plusieurs livres, au nombre desquels un ouvrage intitulé *The Enigma of Arrival*. Pour lui, aucun doute n'est permis quant à la nature de sa vocation. Ses voyages – qu'il s'agisse de celui qui le mènera à Oxford ou de ceux qui le suivront – ont un seul et unique but : celui de lui permettre de matérialiser son rêve de devenir écrivain – « I was travelling to be a writer » (99). Plus encore, sa vie tout entière semble inscrite sous le signe de l'écriture. C'est son ambition d'écrire qui l'a poussé à quitter Trinidad pour se tourner vers l'Angleterre et qui a nourri sa recherche du matériau et des thèmes appropriés : « With me everything started from writing. Writing had brought me to England, had sent me away from England; had given me a vision of romance; had nearly broken me with disappointment. » (1987, 154) C'est toujours cette même ambition, une fois matérialisée, qui lui apportera des réponses à sa quête identitaire. L'emplacement stratégique de cet aveu, précisément au milieu du roman, a ainsi vocation à situer l'écriture au cœur même de l'existence du personnage trinitadien et de sa recherche d'une définition de soi.

Tout comme le rattachement à un pays en particulier s'avère toujours incomplet, de même la recherche d'une redéfinition de soi à travers l'écriture demeure bien souvent temporaire ou partielle. La fin des trois romans est à ce titre révélatrice. L'intrigue de *Half a Life* apprend au lecteur l'arrivée de Willie Chandran à Berlin, où il reproduit ses expériences passées en posant sur la capitale allemande un regard similaire à celui que l'Inde et l'Afrique avaient connu auparavant. Cette démarche ainsi réitérée témoigne une nouvelle fois de l'impossibilité de l'appartenance. Les dernières phrases du roman voient le personnage rappeler l'échec de sa vie, qui n'a jamais été véritablement la sienne. *Half a Life* se termine avec la découverte tardive du protagoniste qu'il n'a jamais vécu sa propre vie. Ralph Singh clame son « sentiment d'impermanence » de l'étroitesse de sa chambre d'hôtel de la périphérie londonienne où il continue à se sentir un exilé et à être considéré par le personnel comme un « convive d'outre-mer » – « overseas guest ». (1969, 11, 248). Le protagoniste de *The Mimic Men* écrit certes ses mémoires, mais le lecteur le retrouve à la fin du roman seul, ayant pour résidence une chambre d'hôtel de la périphérie londonienne et évoquant tristement son absence d'attaches. Victor semble être le personnage qui parvient le mieux à résoudre ses problèmes identitaires. La vallée anglaise de Wiltshire où il s'est installé lui apporte, par le biais de l'écriture qu'il y produit, une forme de paix, ainsi que le sentiment d'être en accord avec la nature environnante. Cette appartenance reste néanmoins partielle, car ce n'est pas à l'Angleterre que Victor s'identifie à présent, mais uniquement à un coin de la campagne de ce pays. Le dernier chapitre du roman décrit les funérailles de sa sœur Sati auxquelles le personnage assiste en tant qu'observateur, définitivement exclu de sa communauté indienne de Trinidad.

La recherche d'une identité parfaitement définie, matérialisée dans des voyages réels ou imaginaires demeure inassouvie dans l'univers fictionnel naipaulien. La

justification à l'échec de l'appartenance pourrait être trouvée dans la dualité de la notion de différence qui hante les personnages imaginés par Sir Vidia. D'une part, le sentiment de la différence constitue le point de départ et le moteur de leur quête identitaire. D'autre part, ce même sentiment, soigneusement cultivé, mène à l'impossibilité de créer des attaches sur la terre natale, dans un pays d'accueil ou même dans un espace imaginé. L'existence des personnages se trouve ainsi inscrite sous le signe d'une ambivalence construite d'espoirs et d'échec, de fascination et de rejet, de quêtes identitaires répétées et de buts temporairement ou partiellement atteints. Cette ambivalence traduit aussi la relation imparfaite que les personnages naipauliens semblent entretenir avec leurs pays d'origine et d'accueil à la fois. Cette relation est basée sur la fascination indéniable pour ces pays, ainsi que sur l'impossibilité de s'y sentir appartenir : un horizon visible, vers lequel tendent les personnages, et pourtant jamais atteignable ; telle est aussi la vision que Naipaul offre du pays de ses ancêtres – un pays proche et lointain à la fois, un pays connu et pourtant incompris. Sir Vidia évoque l'Inde dans *India: A Wounded Civilization* : « India [...] isn't my home ; and yet I cannot reject it or be indifferent to it. [...] I am at once too close and too far. » (*India IX-X*) Reste alors l'horizon d'espérances et de futures déceptions, une quête identitaire jamais assouvie, une fascination inapaisée pour le voyage réel ou imaginaire et la recherche d'un ailleurs rêvé, mais jamais atteint.

Sources

Naipaul, V. S. 1969. *The Mimic Men*. Londres : Penguin Books.

.....1979. *India : A Wounded Civilization*. Londres, New York, Ringwood, Toronto, Auckland: Penguin Books.

.....1984. *The Overcrowded Barracoon*. New York : Vintage Books.

.....1987. *The Enigma of Arrival*. Londres : Penguin Books.

.....2000. *Reading and Writing: A Personal Account*. New York : New York Review of Books collection.

.....2001. *Half a Life*. New York: Alfred A. Knop.

....2004. *Vintage Naipaul*. New York: Vintage Books.

Fanon, Frantz. 1952. *Peau noire, masques blancs*, Paris : Editions du Seuil.

Huntington, Samuel P. 2002. *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, Londres: The Free Press.

Rushdie, Salman. 1982. « Imaginary Homelands » in *London Review of Books*, 4.18 (7-20 octobre 1982): 18-9.

Saïd, Edward W. 1979. *Orientalism*, New York: Vintage Books.

Todorov, Tzvetan. 1989. *La Réflexion française sur la diversité humaine*. Paris : Editions du Seuil.

<www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2001/press.html>. Consulté le 29 août 2009